

Erich Auerbach

## Vico et la philologie\*

Traduit de l'allemand par Robert Kahn

La Romanistique allemande est depuis toujours dans une situation particulière. Elle vient de l'historicisme romantique, par Uhland et Diez : c'est-à-dire de ce mouvement qui, de Herder à Jacob Grimm en passant par les Schlegel, a hypostasié le concept du développement historique et de l'individualisation de l'esprit de chaque peuple pour en faire l'idée centrale de la philologie.

L'historicisme romantique a créé une conception de la communauté humaine dialectique, car fondée sur la diversité des caractéristiques individuelles des peuples ; cette conception était plus profonde et réaliste que l'idée de l'humanité proposée par la pure « Aufklärung ». Celle-ci procédait d'une manière a-historique et non-dialectique. Mais nulle part la conception historique, en tout cas en Europe, ne pouvait apparaître plus naturellement efficace que dans la Romanistique allemande. Car le sujet de celle-ci n'est pas l'esprit de son propre peuple ; elle ne pouvait pas si facilement succomber à la tentation de s'emmêler avec un patriotisme sentimental à l'être de son peuple. Son sujet, c'est plusieurs peuples différents, malgré leur romanité commune ; et tous encore plus différents de l'allemand, mais qui lui sont liés par le substrat commun de la civilisation chrétienne-antique.

C'est ainsi que la conscience de la perspective historique européenne vit dans les travaux linguistiques et littéraires de la Romanistique allemande depuis ses débuts, et cela même si, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, en raison du foisonnement et de la spécialisation de la recherche, et faute d'une occasion impérieuse, elle n'est parvenue que rarement à une expression adéquate.

Baucoup de courants spirituels très divers se sont unis à la crise intérieure et extérieure qui a affecté l'Europe pour éveiller depuis le début du siècle chez les romanistes allemands aussi bien l'historicisme proprement dit que la conscience de l'européanité. Il y eut des érudits comme on n'en trouverait guère dans une autre branche de la philologie ou dans un autre pays (excepté Benedetto Croce, mais il est très étroitement lié avec la Geisteswissenschaft allemande) ; ils étaient ou sont, à cause de l'ampleur de leur horizon, des philologues européens. Je pense surtout à Karl Vossler, Ernst Robert Curtius et Leo Spitzer.

Les fragments qui suivent, et d'ailleurs tous mes travaux, sont nés dans les mêmes conditions. Mais ils montrent plus nettement la conscience de la crise de l'Europe ; car les possibilités européennes de la philologie romane me sont apparues très tôt et toujours plus impérativement, non plus seulement comme des possibilités, mais comme

---

\* Nous donnons ce titre à l'introduction (pp. 9-24) du grand livre posthume qu'Erich Auerbach consacra à la littérature de l'antiquité latine tardive et du Moyen Âge : Einleitung : « Über Absicht und Methode ». In *Literatursprache und Publikum in der lateinischen Spätantike und im Mittelalter*/Tübingen und Basel : A Francke Verlag, Bern, 1958 ; S 9-24. (N.d.T.).

une tâche qu'il faudrait tenter d'accomplir maintenant, et surtout encore maintenant. La civilisation européenne est proche de la limite de son existence ; son Histoire propre, circonscrite, semble achevée ; son unité semble déjà disparaître, être englobée dans une autre unité plus vaste.

Il me semble qu'est maintenant venu le moment où il est nécessaire de tenter de cerner cette unité historique, en raison de sa survie et de la conscience vivante qu'on en a encore. Travailler dans cette optique, au moins pour ce qui est l'objet de la philologie, l'expression littéraire, a toujours été mon intention, et cela le demeure plus que jamais. En fait, je crois que pour cette tâche apparemment bien trop vaste et donc impossible à accomplir de manière sérieuse on peut trouver une méthode comparativement simple ; elle consisterait en ceci : sélectionner des questions précises, très exactement délimitées et accessibles, les développer et les combiner de telle sorte qu'elles fonctionnent comme des problèmes-clés et ouvrent le Tout. Nous nous en expliquerons davantage. Le Tout serait alors à former de façon à ce qu'il agisse comme une unité dialectique, comme un drame, ou, comme l'a dit un jour Vico, comme un poème sérieux.

Avec le nom de Vico j'en suis déjà arrivé aux considérations générales qui servent de fondation à la méthode. J'ai fait tôt la connaissance de l'idée vichienne de la philologie et du « monde des nations » comme sujet de la philologie ; elle a complété et formé d'une manière particulière les thèmes empreints d'historicisme allemand de ma recherche. Je vais maintenant énumérer et commenter les concepts vichiens et leur effet sur moi, et cela en les reliant librement avec les conclusions que j'en ai tirées pour mon projet actuel.

Je commence avec la théorie vichienne de la connaissance historique. Elle découlait de sa polémique contre la méthode géométrique de Descartes et se fonde sur la phrase que l'on ne peut connaître que ce que l'on a créé soi-même. L'histoire des hommes ou « le monde des nations » (au contraire du monde de la nature, que Dieu a créé), aurait été créée par les hommes eux-mêmes ; et donc les hommes pourraient la connaître. Même les formes de la pensée et de l'activité humaines les plus éloignées de nous, les plus anciennes, devraient être accessibles aux possibilités (Vico dit « *modificazioni* ») de notre propre esprit humain, de telle sorte que nous puissions les comprendre. Vico voulait avec cette théorie fonder épistémologiquement sa vision des débuts de la culture, de la formation des premières formes sociales et des origines poético-rituelles de la pensée et de l'expression humaines. C'est certainement le premier essai méthodique d'une théorie de la compréhension historique, et, sinon la légitimation, du moins la clarification d'un état de fait auquel nous ne pouvons nous dérober : les événements historiques, aussi bien qu'inter-humains (privés, commerciaux, politiques), nous les évaluons d'une manière particulière, immédiate, d'après notre expérience intérieure ; c'est-à-dire en cherchant « à en retrouver les principes dans la modification de notre propre esprit humain ».

Certes, depuis l'époque de Vico on a développé des méthodes scientifiques plus strictes pour observer et recueillir le comportement des humains les uns envers les autres ; mais elles n'ont ni affaibli ni remplacé la confiance pratique dans la capacité spontanée à comprendre autrui à partir de sa propre expérience (les résultats de ces méthodes ont bien des fois renforcé encore cette capacité) ; de toute manière les méthodes ainsi conceptualisées ne sont pas applicables, sous leur forme stricte, à des processus historiques, ni surtout à des processus qui ne peuvent être soumis aux condi-

tions particulières de l'expérimentation scientifique. Ainsi, la recherche sur des processus historiques compris au sens large (on s'expliquera bientôt sur ce qu'est l'historique dans notre contexte) reste l'objet du jugement compréhensif ou des « retrouvailles » dans l'esprit du chercheur. Certes, la recherche historique a un côté exact, que l'on devrait pourtant appeler plutôt érudit que scientifique : il s'agit de la technique du relevé des sources, de la transmission, de l'interprétation élémentaire et de la comparaison des témoignages ; mais là où interviennent sélection, interprétation fondamentale, jugement et classement, l'activité historique est bien plus facilement comparable à l'art qu'à la science moderne. C'est un art qui a pour matériau l'érudition.

Un autre aspect de la théorie vichienne de la connaissance est qu'il assimile l'histoire et l'humain. Le monde des nations, il mondo delle nazioni, englobe chez lui non seulement l'histoire politique, mais aussi l'histoire de la pensée, de l'expression (langage, écriture et arts plastiques), de la religion, du droit, de l'économie : comme toutes ces choses proviennent des mêmes conditions, c'est-à-dire du stade culturel atteint à chaque fois par la société humaine, ainsi elles ne peuvent être comprises qu'en interrelation les unes avec les autres, ou pas du tout. La compréhension d'un des fragments de configuration à un stade précis de son développement doit en même temps fournir la clé de toutes les autres configurations humaines du même stade. Vico va plus loin, il existe pour lui une « histoire idéale éternelle », qui se déroule en trois époques, un « modèle » qui se répète de manière cyclique et qui doit être compris dans la continuité. Pour lui, l'objet le plus important de la compréhension est l'ère primitive du développement, car elle est la plus difficile. Le plus grand effort est nécessaire, d'après lui, pour retrouver, dans les modifications de notre esprit déjà trop touché par le développement de la raison, les formes primitives de la vie sociale, totalement dominées par l'instinct et l'imagination. Et, par sa présentation de l'unité des cultures primitives, Vico réalise d'une façon absolument grandiose, ce que la critique moderne appelle le style : l'unité de toutes les productions de chaque époque historique. On a dit récemment que Vico ne signifiait pas grand chose pour l'esthétique, il serait plutôt un philosophe de l'Histoire ou un sociologue ; c'est-à-dire qu'on lui reproche de ne pas avoir fondé une esthétique particulière, mais un monde dont elle fait partie. Son point de départ est la critique des formes d'expression humaines, des langages, des mythes et des œuvres poétiques (« una nuova arte critica »).

Il n'y a pas loin de la théorie vichienne de la connaissance à sa justification de l'historicisme. Il écrivit son livre à une époque qui n'était pas disposée à reconnaître l'importance du développement historique. Beaucoup de grands esprits voulaient s'éloigner du vécu historique, ne serait-ce qu'à cause de la diversité, de la contradiction, voire de l'absurdité apparente des formes de vie créées par l'Histoire. Ils lui opposaient la vraie Nature, raisonnable et originelle, qu'il s'agirait de rétablir. Vico leur répond avec force qu'il n'y a pas d'autre nature de l'homme que son histoire. « Natura di cose, comme il l'écrivit (*Scienza Nuova* 147), altro non è che nascimento di esse in certi punti e con certe guise, le quali sempre che sono tali, indi tali e non altre nascon le cose ». Avec la première partie de cette phrase - la nature des choses (humaines-sociales) n'est rien d'autre que leur formation à certaines époques et sous certaines conditions - c'est le relativisme historique ou le perspectivisme qui est fondé ; avec la seconde - toujours, lorsque les époques et les circonstances sont telles, les choses se forment ainsi et pas autrement - la nature devenue histoire est soumise à une loi. En bien des endroits de la *Science nou-*

*velle* la nature ne signifie rien d'autre que le « développement historique » ou une étape de celui-ci. Ce que les peuples ont en commun, leur nature, n'est rien d'autre que le développement de leur histoire selon une loi ; ce développement est leur nature commune, la « *natura commune delle nazioni* », dont traite la Science nouvelle.

L'écoulement temporel ou l'histoire « naturelle » est, selon Vico, l'œuvre de la Providence. Même si elle n'agit que par des moyens intra-historiques, son œuvre est pourtant parfaite ; et donc chacune des étapes du développement est nécessaire, achevée et bonne en soi. Vico attache beaucoup d'importance à montrer à quel point le plan du développement, qu'il attribue à la Providence, est simple et bien ordonné ; le tout de l'histoire est un « état platonicien éternel », malgré le changement perpétuel. Cette forme vichienne du relativisme historique se rapporte donc essentiellement à la succession régulière des stades historiques, et bien moins aux variations que montre le développement chez les peuples singuliers. C'est pourquoi la forme vichienne était nettement moins appropriée à l'utilisation pratique en philologie que celle de Herder et de ses successeurs, qui parlait de l'esprit individuel des peuples. Vico ne nie pas qu'il y ait des variantes dans le développement général, mais il ne s'y intéresse pas ; ce qui lui importe c'est la loi générale qui se montre dans le développement de tous les peuples ; ce sont les étapes de ce développement qui doivent toutes être comprises à partir de leurs conditions préalables et qui, chacune à sa manière, sont parfaites en tant que manifestation temporelle de l'éternelle Providence.

En tout cas c'est ici, en même temps que le concept de style, que naît l'historicisme ; il me semble qu'il s'agit là de la découverte copernicienne dans les sciences humaines. De fait, depuis qu'elle a été diffusée partout par le romantisme, cette découverte a eu d'immenses conséquences. Le jugement absolu et dogmatique, basé sur un schéma rigide, régnait auparavant. Même s'il ne s'imposa certes pas totalement pendant le néo-classicisme, il n'était pourtant limité que par le « bon goût ». Il fut totalement détruit. L'horizon s'élargit d'une manière extraordinaire, et l'exploration de cultures primitives et exotiques, telle qu'on la pratiqua depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle, repose sur la visée historique de la compréhension. Notre historicisme dans les questions esthétiques nous paraît tellement aller de soi, que nous n'en sommes presque plus conscients. Nous jouissons de l'art, de la poésie, de la musique des peuples et des époques les plus divers avec la même capacité de compréhension. Les cultures que nous appelons primitives et dont la compréhension représentait un tel effort pour Vico (pour la plupart de ses contemporains elles n'étaient ni compréhensibles ni même intéressantes) ont pour nous depuis longtemps un charme tout particulier. La diversité des peuples et des époques ne fait plus peur ; ni à nos érudits et nos critiques, ni même à la majorité toujours plus large du grand public. Certes, la compréhension perspectiviste s'arrête dès que la politique entre en jeu ; mais dans le domaine esthétique nous exerçons notre acculturation à diverses formes ou époques culturelles lors d'une simple visite de musée, lors d'un concert, et même parfois au cinéma, en feuilletant un journal illustré ou même en regardant les publicités d'agences de voyages. C'est de l'historicisme, tout comme dans le « *Bourgeois gentilhomme* » de Molière le langage quotidien de Monsieur Jourdain, à sa grande surprise, est de la prose. Pour la plupart, nous sommes aussi peu conscients de notre historicisme que Monsieur Jourdain de sa prose. Dans les dernières décennies, d'influents critiques sont même réapparus, qui revendiquent pour leurs critères de jugement descriptifs et souvent dogmatiques, une valeur absolue. On ne réussit certes plus à atteindre

la clarté et la richesse de l'expression de quelques grands critiques proto-historiques qui, dans leur domaine, ont indiqué magistralement où se trouvaient les chefs-d'œuvre, quelles étaient les formes artistiques, à quel but elles servaient et comment elles devaient être produites. Mais la tendance à nier tacitement le perspectivisme historique ou à le rejeter expressément est très répandue ; elle va de pair, surtout en critique littéraire, avec l'aversion à l'égard de la philologie du type XIX<sup>e</sup> siècle, qui passe pour la véritable incarnation de l'historicisme. L'historicisme, selon une croyance très répandue, mènerait au bricolage antiquaire, à la surévaluation des thèmes biographiques, à l'incompréhension de l'œuvre d'art, à l'éclectisme dû au manque de critères de jugement. Mais l'on oublie alors que le grand historicisme vichien, ou herdérien-romantique, ou hégélien a certes inspiré le travail philologique spécialisé, mais n'est pas identique à lui ; si beaucoup de chercheurs, mûs par le zèle de la spécialisation, à laquelle nous devons beaucoup, ont oublié le but de leur travail, ce n'est pourtant pas un argument contre une visée philosophique, qui a, hélas, fini par leur faire défaut. Il est certain que la chasse aux détails biographiques, et surtout l'effort pour interpréter toutes les expressions poétiques selon un mot-à-mot biographique, sont très naïfs et même, parfois, ridicules. Mais il me semble que l'on a maintenant assez ri, assez polémique contre cela. Le simple fait que l'œuvre d'un homme est quelque chose qui provient de son existence, que donc tout ce que l'on peut apprendre à propos de sa vie interprète l'œuvre, n'est pas annulé parce que des hommes qui n'avaient pas l'expérience nécessaire en ont tiré des conclusions idiotes. L'exigence souvent formulée aujourd'hui selon laquelle on devrait considérer l'œuvre indépendamment de son auteur n'est recevable qu'en ceci : très souvent une œuvre donne une image plus complète, plus vraie de son créateur que les informations peut-être hasardeuses et erronées que nous possédons à partir de sa vie. Expérience personnelle, discrétion, et une largeur de vues obtenue grâce à une connaissance très précise de la matière sont nécessaires pour établir une relation juste entre vie et œuvre. En tout cas, ce que nous comprenons et aimons en une œuvre c'est l'existence d'un homme, une possibilité de nous-mêmes.

Mais surtout, il n'est pas exact que le relativisme historique conduise à une incapacité éclectique de jugement, et qu'il soit indispensable, pour juger, de disposer de critères a-historiques. Celui qui comprend l'historicisme comme un éclectisme ne l'a pas compris. La particularité de chaque époque et de chaque œuvre ainsi que la forme de leur relation sont à conquérir par l'approfondissement et le dévouement, une tâche infinie, qu'il appartient à chacun, de là où il est placé, d'essayer d'accomplir. Car le relativisme historique est double, il se rapporte aussi bien à celui qui comprend qu'à ce qui est à comprendre. C'est un relativisme extrême ; mais on ne devrait pas pour autant en avoir peur. L'espace dans lequel on se meut au cours de cette activité est le monde des hommes, auquel appartient celui-là même qui comprend. Cela lui permet d'envisager sa tâche comme possible (car toutes les formes de l'humain doivent se retrouver « dentro le modificazioni della medesima nostra mente umana »). Mais cette tâche le force en même temps à pénétrer si avant dans l'humanité commune, dans des possibilités de celle-ci qu'il n'aurait peut-être jamais remarquées, jamais actualisées en lui-même, que l'on ne peut pas du tout parler de choix arbitraire et irresponsable, c'est-à-dire ce que l'on appelle d'habitude l'éclectisme. En cette occupation on ne désapprend pas le jugement, on l'apprend. Bien sûr, on désapprend le jugement orienté d'après des critères a-historiques et absolus, et l'on arrête de les chercher ; tout simplement parce que ce qui

fait l'humain ou le poétique en général, ce qui est commun aux œuvres les plus accomplies des époques particulières et qui doit donc déterminer les critères conceptuels du jugement, ne peut s'appréhender que dans ses formes historiques particulières, et ne peut être exprimé de manière efficace dans sa généralité. On apprend peu à peu à trouver dans les formes historiques elles-mêmes les critères de classement souples, toujours provisoires, dont l'on a besoin. Et l'on commence à apprendre ce que signifient les différentes apparitions des œuvres dans leurs époques respectives, dans ces trois millénaires dont on a une idée de la vie littéraire, et donc, ce qu'elles signifient pour moi, et nous, ici et maintenant. C'est suffisant pour juger, c'est-à-dire assigner aux apparitions leur place à partir des conditions de leur création ; suffisant aussi pour réfléchir à ce que les apparitions les plus importantes ont en commun. Mais le résultat de cette réflexion, selon moi, ne peut jamais s'exprimer de manière abstraite et a-historique, mais seulement comme un processus dialectico-dramatique, comme Vico a tenté de le faire, imparfaitement, certes, mais comme un modèle irremplaçable.

En procédant de cette manière dialectique il lui a été possible de trouver une définition du poétique, en tant qu'il le conçoit comme la forme de pensée et d'expression essentielle ou même exclusive des époques primitives ; dans celles-ci les forces de la raison ne seraient encore pas du tout développées, mais celles de l'imagination seraient gigantesques. Par cette conception alors révolutionnaire Vico est un précurseur de Herder et du mouvement rousseauiste- pré-romantique. Mais alors que ces derniers se sont représenté l'imagination poétique des époques primitives comme errante, apolitique et étrangère à tout ordre constitué, elle apparaît chez Vico, selon le plan de la Providence, comme politiquement constructive. Elle conduit grâce à des représentations mythiques qu'elle a créées elle-même et tient pourtant pour vraies (« *fungunt simul creduntque* ») vers un ordre constitué et la formation de la société. L'activité spirituelle des hommes dans les premières époques « poétiques » repose certes sur des passions, pourtant elle n'aboutit pas à des divagations, mais à la formation de mythes bien constitués, que Vico qualifie d'« *universali fantastici* », de représentations générales nées de l'imagination ; c'est-à-dire des synthèses représentées concrètement, incarnées, telles qu'elles sont produites par la puissance de l'imagination (qui cherche protection devant le chaos, qui s'organise de manière rituelle et formelle). De ces synthèses naissent les premières institutions sociales, imprégnées d'un rituel magique, et que Vico qualifie aussi de poétiques. Il ne développe pas ses idées comme d'autres plus tardives à partir de l'opposition à la rhétorique néo-classique, mais au contraire immédiatement à partir d'elle. Lui-même fut d'ailleurs presque toute sa vie professeur de rhétorique. Il voit dans les figures rhétoriques en usage à l'école des restes de la pensée originelle, concrètement sensuelle, qui pense se saisir des choses elles-mêmes ; ces symboles vrais, contenant l'objet lui-même se seraient dégradés dans les époques rationnelles et non-poétiques en simples formes décoratives. Récemment, en tentant de définir le « poétique », on est revenu à la terminologie de la rhétorique. On a proposé de reprendre diverses expressions rhétoriques, et surtout le mot métaphore, pour parvenir tout de même à exprimer l'inexprimable, ce « poétique » qui signifie à la fois le concret et le général. Vico dit ici « *universale fantastico* ». Cela aussi n'est qu'un emblème. Mais il me semble, comparativement, plus complet et aussi plus caractéristique et performant.

Vico, grâce à cette conception, libère la théorie de la poésie de tous les critères purement techniques, dogmatiques, ne traitant que la forme extérieure. Il perçoit en elle une

forme autonome de la vision et de l'auto-orientation humaines, assujettie à ses lois propres. Certes la poésie s'efforce toujours, et surtout dans les époques primitives, d'atteindre la parole rythmée et le symbolisme phonétique ; pourtant, ce ne sont pas des critères extérieurs qui sont déterminants pour elle, mais une intuition immédiate, sans le guidage méthodique de la raison. Il se trouve que pour Vico le réellement poétique se limite aux époques primitives ; il partage avec Herder et ses successeurs ce préjugé en faveur de la supériorité des « époques originelles ». Ce fut très fructueux, comme beaucoup de préjugés. C'est de celui-ci que naquirent le Sturm und Drang et le romantisme, l'idée que chaque nation a son génie propre et l'historicisme. C'est aussi de lui que provient, et d'abord chez Vico, l'idée du symbole poétique ou, ce qui revient pratiquement au même, l'intuition fondée de la différence entre la langue évocatrice-poétique et la langue comme moyen rationnel de communication. Mais bien sûr c'est un préjugé. Le rapport dialectique entre force d'imagination et raison n'est pas purement chronologique, elles ne s'excluent pas l'une l'autre ; il arrive même qu'elles agissent ensemble et que la raison féconde l'imagination. D'ailleurs, Vico reconnaît que sa périodisation des époques ne vaut pas absolument ; les traces d'états culturels passés, écrit-il, se conservent encore longtemps dans les époques ultérieures, « de la même façon que les fleuves larges et rapides qui, après s'être jetés dans la mer, conservent, grâce à leur impétuosité, la douceur de leurs eaux.<sup>1</sup> » Mais ce qui domine nettement pour lui dans les époques tardives c'est le rationalisme a-poétique ; et la poésie authentique, pour lui comme pour les romantiques, vit dans les premières périodes de la culture, celles qu'il appelle l'époque des dieux et l'époque des héros.

Dans le traitement de ces époques apparaît le plus nettement ce qui vaut pour toutes les époques : l'unité de la vision vichienne. Chez les hommes des époques primitives la totalité des actions et des conceptions est poétique : leur métaphysique, leur logique, leur morale, leur politique, leur économie et ainsi de suite sont poétiques. La science qui cherche, en interprétant les documents, à retrouver ce qu'ils tenaient pour vrai, s'appelle philologie. Ainsi la philologie s'élargit à ce que l'on appelle en Allemagne la « Geistesgeschichte » ; toutes les matières historico-humanistes, y compris l'histoire du droit et l'histoire de l'économie, lui appartiennent. Mais l'idée vichienne de la philologie ne sera vraiment comprise dans toute sa force que lorsque l'on utilisera sa propre terminologie. Il oppose la philologie à la philosophie ; l'objet de la philologie est ce que les peuples ont tenu pour vrai à chaque stade de leur évolution culturelle (même si cela n'est tenu pour vrai qu'en raison des limites de leur point de vue) et ce qui, en conséquence détermine leurs actions et leurs institutions. Vico l'appelle « certum », le certain ou l'établi ; le certum est soumis au changement historique. Mais la philosophie s'occupe de la vérité immuable et absolue, le « verum ». Mais il se trouve que cette vérité n'apparaît jamais dans l'œuvre de Vico, en tout cas jamais dans l'histoire. Et même la vision bien développée de la rationalité humaine, le troisième âge de l'histoire, ne la contient qu'en tant que possibilité ; même la troisième époque n'est chez Vico qu'un stade nécessairement soumis à la corruption et à la chute dans la barbarie. Ce verum platonicien, qui est réalisé partout dans l'histoire en tant que l'un de ses aspects, n'est pourtant présent en totalité dans aucune des périodes historiques. Il n'est contenu que dans le plan de la Providence ou dans la totalité du déroulement historique ; et ce n'est que dans la connais-

---

1. *La Science Nouvelle*, § 412, trad. A. Doubine, Nagel, Paris, 1953.

sance de cette totalité qu'il peut être connu. Ainsi la vérité que cherche la philosophie est-elle liée à la philologie, qui se consacre aux certa, aussi bien isolés que dans leur cohérence. La cohérence du déroulement général de l'histoire humaine, la commune natura delle nazioni, est l'objet du livre de Vico, que l'on peut donc appeler, pour reprendre la terminologie vichienne, aussi bien une philologie qu'une philosophie. Il ne s'agit dans cette philosophie philologique ou cette philologie philosophique que de nous, les êtres humains sur la planète Terre.

Telle est l'idée de la philologie que j'ai héritée de Vico, et elle convient, comme on l'admettra facilement, à la tâche européenne dont on a parlé au début de cette introduction. Mais comment résoudre pratiquement une telle synthèse ? Vico, déjà, n'y est pas vraiment parvenu. La partie érudite-technique de son œuvre, ses preuves et interprétations, sont souvent fausses, voire absurdes ; cela ne tient pas qu'à l'état de la recherche à son époque, mais aussi à sa partialité et à son arbitraire involontaire. Possédé par sa vision, pauvre en matériaux pour la prouver (il lui manquait tous les acquis ethnologiques, orientalistes, médiévistes qui sont apparus depuis lors), il forçait souvent l'interprétation des vestiges antiques dont il disposait : mythes, étymologies et significations, fragments de poètes, d'historiens et de juristes. De temps à autre il oubliait ou négligeait les bons résultats déjà obtenus par des érudits contemporains. Pour nous aujourd'hui, qui nous intéressons à son idée d'une structure de l'histoire, cela n'a plus d'importance ; ce qui compte c'est la méthode, c'est-à-dire l'induction à partir du document isolé, et non les erreurs de la réalisation, car une entreprise analogue aujourd'hui devrait de toutes façons se fonder sur de tout autres matériaux. Au contraire, nous admirons la puissance de l'idée qui a élaboré une telle œuvre à partir d'une matière si inadéquate ; nous suivons en supportant le combat qu'il a mené pour donner forme à ses pensées ; son énergique volonté interprétative, non-dénuée de préjugé et parfois d'aveuglement, lui a donné la force nécessaire.

Depuis que Vico écrivit la *Scienza Nuova*, les difficultés d'une philologie synthético-historique qui voudrait représenter le destin spirituel d'une figure telle que l'Europe se sont considérablement aggravées. La matière s'est monstrueusement accumulée, et cela continue toujours. Des centaines de sujets et de problèmes, à l'époque presque ou totalement inconnus, et qui, à l'intérieur du contexte européen ne sont que de petites parcelles, se sont développées en autant de sciences particulières, que plus personne ne maîtrise totalement, et dont seuls certains spécialistes réussissent à suivre la bibliographie. Et pourtant la spécialisation matérielle n'est pas satisfaisante, le devient de moins en moins, parce que tout tient ensemble et que pour juger l'individualité il faut avoir une conscience vivante de la totalité. C'est évident, mais comment parvenir à une telle conscience ? Il faut ajouter le fait que la masse des matériaux à maîtriser n'est pas la seule difficulté qui résiste au philologue-historien en quête de synthèse. Même les conceptions et les méthodes de traitement ont proliféré. Elles ne proviennent pas seulement des matières philologico-historiques proprement dites, mais aussi d'autres secteurs, comme la sociologie et la psychologie. On doit en prendre connaissance, les évaluer, et, au moins partiellement, les prendre en compte. Le philologue, qui ne se satisfait pas de la pure érudition, vit dans un magma d'exigences et d'impressions, auxquelles il est manifestement impossible de rendre justice. Une vie humaine ne suffit pas à aboutir, par l'accumulation de connaissances visant à l'exhaustivité, à une synthèse. Il est certes possible et recommandable de se créer un horizon en se montrant très tôt et inlas-

sablement réceptif, et de se forger un jugement à partir d'une vaste expérience. Mais on ne peut y arriver que de façon non méthodique, par goût personnel et rencontre occasionnelle ; toute méthode mènerait à l'épuisement ou à la spécialisation et manquerait ainsi le but. La réceptivité non-méthodique est certes une condition indispensable de l'activité de synthèse, mais elle n'est jamais celle-là même.

S'il est impossible de rassembler toute l'individualité en une synthèse, il est peut-être possible d'arriver à la synthèse en développant l'individualité dans ses caractéristiques propres. Cette méthode consiste en ceci : trouver des points de départ ou des problèmes-clés qui vaillent la peine qu'on se spécialise ; parce qu'à partir d'eux un chemin conduit à la connaissance de vastes contextes, de telle sorte que la lumière émise par eux illumine en même temps tout un paysage historique. J'ai pour la première fois appliqué cette méthode consciemment vers 1930, en travaillant sur le classicisme français. Il m'est apparu alors que la couche sociale qui, au XVII<sup>e</sup> siècle, se constitua en public pour les œuvres littéraires, représentait quelque chose de nouveau, de particulier, de décisif pour le futur et en rupture nette avec le passé. Des études récentes sur la structure politique, l'économie et la société de l'époque ont certes enrichi mes connaissances, mais n'ont pas fourni de prise adaptée au problème, parce qu'elles ne disposaient pas la matière comme le problème l'exigeait. Une telle prise, qui seule permettait de s'attaquer au problème, je l'ai trouvée en devenant attentif à l'expression particulière « la cour et la ville »\*, que les contemporains utilisaient pour désigner cette couche sociale. Il devenait dès lors facile, grâce à la collation de passages qui contenaient cette expression ou d'autres très proches, et grâce à leur interprétation à partir du contexte particulier, de déterminer ce que signifiait la cour\*, ce que signifiait la ville\*, de quelle façon les deux groupes s'étaient développés pour finir par former une unité. Il devenait facile de suivre les modifications ultérieures de la configuration ainsi créée, et de la comparer à des configurations et des développements analogues dans d'autres pays. J'avais trouvé un point de départ simple, purement philologique, qui s'avéra efficace bien au-delà de l'objet d'étude originel : « le public français au XVII<sup>e</sup> siècle. » Plus tard, j'ai souvent utilisé des mots ou expressions caractéristiques pour lancer des recherches synthético-historiques. Mais il existe bien d'autres points de départ possibles : grammaticaux, rhétoriques, stylistiques, et même des événements ; tout ce qui est caractéristique peut servir à cela. Un point de départ ne doit remplir qu'une condition : il doit correspondre avec exactitude et force, et pas seulement de manière analogique, à l'objet historique. Des catégories classificatoires modernes et abstraites ne conviennent pas, donc ni « baroque » ni « romantique », ni quelque chose comme « pensée du destin » ou « mythe » ou « conception du temps ». De tels mots peuvent tout au plus être utilisés dans la présentation, lorsque le contexte indique de quoi il est question ; mais ils sont trop ambigus pour servir de point de départ, ils ne proviennent pas directement de l'objet d'étude. Le point de départ ne doit pas être une catégorie que nous transplantons sur l'objet, à laquelle il doit se conformer, mais il doit être une caractéristique intra-historique, décelée grâce à lui, et qui, accentuée et déployée, le rend signifiant, dans sa particularité-même et dans son rapport à d'autres objets.

Un point de départ presque idéal est l'interprétation de passages textuels. Si on accepte l'hypothèse vichienne de l'unité des époques, alors chaque texte doit fournir la

---

\* En français dans le texte.

perspective qui rend la synthèse possible. J'ai souvent appliqué cette méthode, surtout dans *Mimesis*, et elle me relie au groupe des philologues interprètes du style ; avant tout à Leo Spitzer, dont la recherche est depuis longtemps importante pour la mienne. Mais il y a tout de même une très grande différence entre son application de la méthode et la mienne. Tout d'abord, bien sûr, parce qu'il n'est facile pour personne de se comparer à lui pour ce qui est de sa subtilité, de sa force intuitive, et de sa domination souveraine de la matière ; et cela d'autant moins pour celui qui n'est même pas linguiste, à l'origine. Mais la visée elle-même est différente. Pour Spitzer, ce qui importe dans ses interprétations c'est, encore et toujours, la compréhension exacte de la forme linguistique particulière, de l'œuvre particulière ou du poète particulier. L'important pour lui c'est, tout à fait en accord avec la tradition romantique et avec sa conception impressionniste et individualiste de la formation, de saisir exactement les formes individuelles. En revanche pour moi il s'agit de saisir quelque chose du général, ce qu'il faudra décrire plus tard plus précisément. J'ai toujours encore l'intention d'écrire de l'Histoire ; je ne m'approche donc pas du texte isolé, sans hypothèses ; je lui pose une question, et c'est cette question, et non le texte, qui est le véritable point de départ. Dans *Mimesis* le point de départ est la conception antique des trois niveaux de style ; il m'a donné la possibilité d'interroger tous les textes choisis quant à leur rapport à cette conception. Mais cela équivaut à poser la question de ce que leurs auteurs considéraient comme sublime et important, et de quels moyens ils utilisaient pour le représenter. De la sorte apparut, même très imparfaitement, un pan de l'influence du christianisme sur la formation de l'expression littéraire, et même un aspect du cours de l'évolution de l'esprit européen depuis l'Antiquité. Il s'agit là de thèmes qui ont pour nous la plus haute importance, mais sont trop vastes et complexes pour être traités comme un Tout ; ce n'est qu'en les réduisant à des points de départ spécialisés qu'on peut les rendre perceptibles. Bien sûr, un seul point de départ, c'est insuffisant pour de si grands objets ; il ne peut qu'indiquer la direction générale ; chaque partie de la recherche a ses propres problématiques et exige ses propres points de départ.

Pour ce concept général, auquel je pense, il ne s'agit ni de lois ou de catégories classificatoires. Vico croyait avoir découvert des lois, elles étaient et sont très fécondes, et la fécondité, l'effet produit sur d'autres, sont le summum de ce que cette sorte d'activité spirituelle peut atteindre. Et pourtant ses lois ne sont finalement pas exactes ; elles sont trop simples pour maîtriser la totalité événementielle. L'Histoire ne s'écoule pas nécessairement comme il le représente, mais avec bien plus de variations ; on ne peut accepter comme lois générales les observations qu'il a faites à partir de l'histoire des pays méditerranéens et de l'Europe moderne. Sa théorie cyclique, la pensée de l'éternel retour de la même évolution est devenue très improbable en raison de la progression de l'uniformisation de la civilisation sur toute la surface de la terre ; les Barbares, censés détruire la haute culture devenue trop mûre pour initier un nouveau cycle, devraient venir d'une autre étoile. Aujourd'hui, il est impossible de comprendre l'histoire de notre civilisation, c'est-à-dire l'histoire des trois derniers millénaires, comme un processus régi par une loi. Cela ne pourrait avoir lieu que bien plus tard, dans une autre perspective, dans un contexte plus vaste ; et alors la particularité des événements historiques, telle que nous en avons pris conscience lors des trois derniers millénaires, aura perdu sa signification, et aura même disparu de la conscience. Actuellement seules des manifestations partielles, accessibles aux méthodes des sciences naturelles et statistiques, peu-

vent être classées d'après des lois ; pour le Tout cela ne peut réussir. La tentative la plus géniale et la plus influente d'appréhender l'histoire contemporaine comme une totalité régie par des lois est le matérialisme dialectique. Il est né dans le contexte d'un moment particulier, et les limites de sa validité sont, après un siècle déjà, devenues très perceptibles. Il y a d'autres tentatives modernes de comprendre l'Histoire à partir de thèmes précis, a-historiques, moraux et psychologiques ; ils peuvent être intéressants lorsqu'ils émanent de personnes intelligentes, ayant des connaissances précises. Mais ils ont certainement quelque chose d'arbitraire ; on pourrait trouver une quantité de tels groupes thématiques, qui, avec un peu de bonne volonté, seraient tous applicables, et dont aucun ne s'imposerait.

Le concept général, qu'il me paraît possible de représenter, est la contemplation d'un processus historique ; quelque chose comme un drame, qui ne contient pas non plus de théorie, mais la contemplation paradigmatique du destin humain. L'objet, pris au sens le plus large, est l'Europe ; je tente de le cerner par des essais isolés. Ce que l'on peut obtenir ainsi dans le meilleur des cas, c'est un point de vue sur les rapports multiples entretenus par un événement dont nous provenons et auquel nous participons ; une reconnaissance de l'endroit où nous sommes arrivés, et, au mieux, une intuition des possibilités qui se trouvent immédiatement devant nous. En tout cas, l'implication la plus profonde en nous-mêmes, et une actualisation de la conscience : « nous ici et maintenant », avec toute la richesse et toutes les limitations que cette actualisation comporte.

Peut-on considérer cela comme une science ? Peu importe. Ma propre expérience, et pas seulement scientifique, est garante des problématiques, des points de départ, de la ligne conceptuelle et de la visée de mes écrits. Je ne compte sur aucune autre approbation que l'accord par essence toujours fluctuant et jamais entier de ceux qui ont fait, par d'autres voies, des expériences analogues, que les miennes expliquent, complètent et peut-être fécondent. Bien entendu je vise l'exactitude dans la restitution des témoignages, dans leur évaluation linguistique et dans la prise en compte des résultats des recherches antérieures. Mais cette exactitude ne concerne que la matière.

Les quatre fragments présentés ici peuvent passer pour des compléments de *Mimesis*. *Mimesis* a certes une quantité de lacunes évidentes, qui ne seront pas non plus comblées ici. Mais cela me semble moins important que la grande ellipse, pas seulement matérielle, du Haut Moyen-Âge. Entre le passage sur le v<sup>e</sup> siècle (« L'arrestation de Pierre Valvomère ») et le chapitre sur la chanson de Roland il n'y a que l'analyse d'un texte de Grégoire de Tours ; la plus longue période, la plus pauvre mais aussi la plus avide d'interprétation, celle qui va de 600 à 1100, n'est presque pas traitée. Ce travail était impossible à réaliser à Istanbul, ne serait-ce qu'à cause du manque d'une bonne bibliothèque pour l'Occident médiéval. Aux États-Unis, j'ai donc commencé à étudier de plus près, dès que cela fut possible, le thème déjà abordé auparavant du « sermo humilis », la forme chrétienne du sublime, en le suivant jusque dans le Haut Moyen-Âge ; le point de départ me fut donné par le passage de Saint Augustin *De doctrina christiana* IV,18, en liaison avec une analyse sémantique du mot « humilis ». De là sont nés les deux premiers chapitres de ce volume<sup>1</sup> ; le second qui arrive jusqu'au x<sup>e</sup> siècle,

---

1. Sous une présentation un peu différente, ils sont parus auparavant dans les *Romanische Forschungen*, vol. 64, 1952, pp. 304-364, et vol.66, 1954, pp. 1-64. L'annexe du premier chapitre, *Gloria passionis*, est une nouvelle version des premières pages de l'essai *Passio als Leidenschaft* dans les *Publications of the Modern Language Association*, LVI, 1941, 1179 sq.

ne s'est pas ensuite limité strictement au thème du *sermo humilis*, car celui-ci n'a été que peu étudié stylistiquement pour la seconde moitié du premier millénaire et nécessitait donc une recherche un peu plus générale. La troisième étude, *Camilla*, qui part d'une comparaison entre le passage de *l'Énéide* et sa reprise par un poète français du XII<sup>e</sup> siècle, présente encore une problématique comparable pour l'essentiel, puisqu'elle cherche à représenter la décadence du style antique élevé et sa renaissance sous des circonstances modifiées. Mais c'est déjà la transition vers ce qui est certainement le noyau de la recherche en littérature du Haut Moyen-Âge : la grande césure au cours de laquelle il n'y a pas de public littéraire ni de langue littéraire généralement compréhensible. Il n'est pas facile de représenter comme un événement unique ce que cette césure signifie et comment elle fut surmontée. Il faut montrer de l'opiniâtreté et se frayer un chemin avec décision dans le foisonnement de la matière et la masse des hypothèses et des méthodes de recherche modernes. C'est ce qu'a montré la quatrième étude, dont le titre volontairement paradoxal (« Le public européen et son langage ») insiste sur l'unité de l'europpéen. Les points de départ sont ici trois investigations refondues, qui avaient été entreprises séparément, mais qui visaient toutes le même point ; la première traitait du « lecteur » chez Pline et Martial, avec l'anecdote de Tacite qui ouvre le chapitre ; la seconde de la conservation tardive et lacunaire de documents de littérature vernaculaire ancienne ; la troisième des adresses de Dante au lecteur. J'ai aussi essayé et partiellement utilisé d'autres points de départ, mais ces trois-là se sont montrés efficaces.

La masse de lectures nécessaires pour un tel travail est immense, insurmontable. J'espère en tout cas ne pas avoir totalement négligé les découvertes et les méthodes les plus importantes pour les différents domaines qui furent abordés. J'ai comparativement fait peu de citations, presque toujours pour une explication de détail ou comme preuves de faits isolés ; le volume, déjà d'une certaine ampleur, et qui est destiné à être lu en totalité plutôt que consulté, ne devait pas perdre totalement une forme incitative. On ne devrait pas pour autant en conclure aussitôt que tout ce que je n'évoque pas je ne le connais pas, ou même que je le rejette. Je dois à bien des livres plus de stimulation que ce qu'en montrent les citations ; je suis redevable du plus de matière et aussi de problématiques à l'immense livre d'Ernst Robert Curtius sur le Moyen-Âge, même si je ne suis presque jamais d'accord avec lui quant à l'évaluation de ce qui est significatif ; que soient aussi évoqués ici, parmi les romanistes, Ramon Menéndez Pidal, Alfredo Schiaffini et Reto R. Bezzola.

Malgré la visée unitaire le livre est un fragment, ou même une suite de fragments. Il ne possède même pas l'unité relâchée mais pourtant toujours perceptible de *Mimesis*. Il ne s'arrête pas, mais rompt : je n'ai pas réussi une véritable intégration de son sujet. Certains lecteurs ressentiront peut-être quand même l'unité. Dans une préface de Saint Augustin, aux *Quaestiones in Heptaemeron*, se trouve la phrase : « nonnulla pars inventionis est nosse quid quaeras ». Ce qui est à chaque fois interrogé dans les pages suivantes est, il faut l'espérer, suffisamment clair. Mais j'aurais aimé établir encore plus fermement la cohésion de l'ensemble. En ce sens le livre est encore à la recherche de son sujet. Peut-être les lecteurs l'aideront-ils à chercher ; peut-être l'un d'eux le trouvera-t-il, en exprimant plus précisément et plus efficacement ce qui est pensé ici.